IMAGE : BORIS SÉMÉNIAKO

HK, LE REFRAIN DE LA RUE

L'engagement politique pour un artiste est un risque pluriel. Il peut limiter son audience, identifier le créateur à une étiquette, borner le champ de son invention à l'efficacité du message. HK, dont la chanson « On ne lâche rien » scande de nombreuses manifestations, est ainsi confronté au silence des médias et à la nécessité d'explorer les multiples façons de donner forme à son sens de la fraternité.

PAR AKRAM BELKAÏD

« On lâche rien ! » Voilà bientôt dix ans que les cortèges de manifestants en France reprennent en chœur ce mot d'ordre, titre d'une chanson écrite et composée par Kaddour Hadadi, dit HK, leader de HK & Les Saltimbanks. Ce groupe, fondé en 2009, s'illustre non seulement par des paroles très souvent engagées à gauche, mais aussi par un style musical qui allie sans complexes rock'n'roll, blues, rap, reggae, sonorités subsahariennes, chaâbi algérois et airs célèbres du Machrek. Tiré du premier album du groupe [Citoyen du Monde, *2011*], *On ne lâche rien* fut l'hymne de la campagne de M. Jean-Luc Mélenchon, candidat du Front de gauche lors de l'élection présidentielle de 2012... et le mot d'ordre du mouvement des « gilets jaunes ». *« Avec cette chanson, je voulais délivrer un message qui puisse réunir tous les courants de la gauche mais aussi toutes les composantes des classes populaires. Tous ceux qui subissent un système économique injuste et inégalitaire et qui sont parfois écrasés par la résignation »*, nous confie HK, qui se définit comme un *« artisan de la musique, membre du peuple de gauche »*.

Le texte fait d'abord le constat de la victoire (provisoire ?) du système capitaliste et de la division de ses victimes. *« Du fond de ma cité HLM / Jusque dans ta campagne profonde / Notre réalité est la même /(...) SDF, chômeurs, ouvriers / Paysans, immigrés, sans-papiers / Ils ont voulu nous diviser / Faut dire qu'ils y sont arrivés. »* Ensuite, il

appelle à l'action : *« Cher camarade, cher électeur / Cher citoyen, consommateur / Le réveil a sonné il est l'heure / De remettre à zéro les compteurs / Tant qu'il y a de la lutte, il y a de l'espoir / Tant qu'il y a de la vie, il y a du combat / Tant qu'on se bat, c'est qu'on est debout / Tant qu'on est debout, on ne lâchera pas. »*

Fils d'immigrés algériens, Kaddour Haddadi a grandi à Roubaix, ville peu à peu dévastée par le chômage et le retrait des services publics, ce qu'il évoque dans son autobiographie *J'écris donc j'existe* (Riveneuve, 2012). Enfant, accompagnant son père sur les marchés, il fait très vite l'expérience du *« racisme de classe aggravé par une xénophobie plus ou moins assumée »* – point de départ de nombre de chansons d'un groupe sensible à la persistance des inégalités sociales et à la condition des plus démunis.

Comme Jean Ferrat, « fantôme » de l'ORTF, HK & Les Saltimbanks sont ignorés par les radios et télévisions françaises

À cette fibre sociale, celui qui fit ses premières armes avec Ministère des affaires populaires (MAP), groupe de rap très éclectique, ajoute un engagement internationaliste. Refus des frontières, solidarité avec les sans-papiers et les migrants et dénonciation des dictatures, notamment dans le monde arabe, qui bénéficient de la mansuétude des gouvernements occidentaux sont des thèmes très présents. *« Chanter qu'on est partisans d'un monde sans frontières ou affirmer : "Par-delà les frontières, la terre doit appartenir à tous ou à personne" ne plaît pas à tous les camarades,* sourit Kaddour Hadadi. *Mais on se retrouve très vite sur la question sociale et la nécessité de changer les choses. »* Et en restant aussi attentif à la cohésion de la société française endeuillée par les attaques terroristes et malmenée par les polémiques identitaires. En 2017, dans *L'Empire de papier*, le groupe entonne ainsi *Nous irons au bal*, qui rend hommage aux victimes des attentats du 13 novembre 2015 à Paris tout en dénonçant l'*« abomination venue tout droit d'un autre âge »* et en mettant en garde contre la tentation du pouvoir de limiter les libertés individuelles. Joué dans la majorité des concerts du groupe, cet hymne potentiellement fédérateur est pourtant passé largement inaperçu.

Car, comme Jean Ferrat, en son temps « fantôme » de l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF), HK & Les Saltimbanks sont ignorés par les radios et télévisions, y compris celles du secteur public. Quand on l'interroge sur cette censure qui ne dit pas son nom, HK refuse toute victimisation et avoue que sa priorité réside dans les concerts. *« Nos choix sont ce qu'ils sont. On les assume. J'imagine qu'un programmateur d'une radio FM se mettrait dans une situation délicate en passant* On lâche rien *ou* Sans haine, sans armes et sans violence... *»*

L'écologie est une autre préoccupation du groupe. De *Niquons la planète* au clip *Alors on change*, dédié à la mobilisation pour le climat, en passant par *Fukushima mon amour*, le musicien, auteur d'une bande dessinée dystopique sur une planète empoisonnée par une entreprise chimique (1), reconnaît *« une prise de conscience radicale »* très postérieure à ses engagements précédents. Une prise de conscience que l'on retrouvera dans *Petite Terre*, le cinquième album du groupe, prévu à l'automne prochain. Début avril, confiné dans sa maison, HK mettait en ligne un montage des musiciens du groupe jouant chacun sa partition de ce qui devrait être la chanson emblématique de cette dernière livraison : *La Fin du moi, le début du nous.*

Akram Belkaïd

(1) *Dounia*, tome 1 : *L'or bleu*, avec Cédric Van Onacker, Riveneuve, Paris, 2019.

« Last Night, a DJ Saved My Life »...

« Vous pouvez hocher la tête tant que vous voulez, sourire, vous moquer ou l'ignorer, mais cette folie de la danse n'en prouve pas moins que l'homme de l'âge des machines (...) a tout autant besoin de la danse que l'homme primitif. Pour lui aussi, la danse, c'est la vie », disait en 1937 déjà l'ethnomusicologue Curt Sachs dans *Histoire de la danse*. Bill Brewster et Frank Broughton, journalistes, disc-jockeys (DJ) occasionnels, ont enquêté ensemble sur la figure du DJ, dans *Last Night, a DJ Saved My Life* (Le Castor Astral, 2017). Depuis ses tout débuts, en 1906, le DJ est passé du statut de pousse-disque à celui de musicien à part entière, parfois starifié. Les auteurs décrivent l'ère du *« DJing »* à la radio puis dans les clubs, son influence dans l'histoire du reggae, du disco et bien sûr du hip-hop, de la house et de la techno, ces trois derniers styles étant littéralement composés par lui aux platines. L'enquête, étayée par de nombreuses interviews des acteurs de ces scènes musicales, offre en conclusion les playlists des clubs cités et une importante bibliographie.

Catherine Dufour